

Les objets n'ont plus de secrets ! Ceux-ci se sont ébruités.

Une mauvaise habitude nous a complus dans l'ignorance des bruits. Nous ne nous suffisons pas de nous en plaindre, de les craindre et de les fustiger, nous nous sommes organisés au quotidien pour ne pas vouloir les entendre, pour n'avoir jamais à écouter, et pour n'ouïr que par accident, et souvent pour en souffrir ! Quel est ce rapport étrange que nous avons avec nos propres organes, qui entretient le désespoir sans jamais offrir en retour de jouissance ? Si je vous dit que l'ouïe jouie, cela n'évoquera pas pour vous le quotidien (malheureusement), vous penserez éventuellement à la "Musique" : vous évoquerez ces messes rituelles et sophistiquées qui sont organisées dans les théâtres, les salles de spectacles et les églises, et que l'on appelle "concerts" ? Je me demande si ces concerts offerts à nos oreilles impures ne sont pas des instants "psychanalytiques" pour que notre ouïe vienne là se mettre dans le noir, payer un prix d'entrée et entendre, coupée de tout, les oeuvres musicales : une sorte de nectar sonore, savant, sensible et irrationnel, abstrait, formidablement irréel, incantatoire, purificateur, lieu de (re)(dé)foulement auditif, qui vient exorciser notre surdité quotidienne, urbaine, sociale et ordinaire !

Pourquoi tant de territoires, tant de division, et tant de distinctions ?

La musique ne nous apprend-elle rien sur nos bruits quotidiens, nos gestes et nos objets, l'environnement sonore urbain ne nous apprend-t-il rien sur lui-même, sur ses sons, leur structure, leur forme, leur organisation, leur composition ?

Nous pourrions imaginer de créer des objets qui ne font pas que faire entendre l'inéluctable sonore, l'indifférence bruyante, le silence de la solitude, la mécanique ou l'électronique impuissante de subtilité. Nous pourrions créer des objets qui se comportent en instruments, qui demandent quelques années de conservatoire, nous pourrions ouvrir des classes de solfège et d'orchestre pour apprendre à utiliser nos appareils ménagers, nos véhicules et nos ustensiles de bureau. Nous pourrions avoir envie de nous exprimer à travers eux et non plus l'inverse. Nous pourrions souhaiter que l'on se pose la question de savoir quel est celui qui, de l'homme ou de l'objet, est l'instrument de l'autre ...

Le son n'est pas la conséquence imprévisible ou hasardeuse de l'usage d'un objet, il lui fait corps, il participe de son existence, il honore sa réalité. Il sert à le définir, à le faire entrer dans l'histoire, dans la trace et la mémoire, dans la culture de son usage. Le son est le moment affectif privilégié de l'expression de l'objet, de son chant, de son cri, de son froissement ou de son soupir. Grâce à lui, nous le savons présent à nos côtés quand nous ne pouvons le voir, nous en apprécions la vitesse de déplacement, l'âge, la matière, la forme, la densité et la lourdeur. Il est non seulement repère, mais signe et donc porteur de sens. Il dirige la main qui le manipule comme le menuisier ou le tailleur de pierres savent à l'oreille ou en est la coupe de leur pièce. Il apporte réconfort ou gêne, soulagement ou stimulation, reconnaissance ou étrangeté. Dès que l'objet sonne, qu'il chuchote ou qu'il hurle, il vit, c'est-à-dire qu'il participe au moment présent de la personne qui l'anime. Il fait corps à elle, pourvu qu'il ne se substitue pas à elle.

Que tous les créateurs d'objets soient aveuglés par leur papier et leur stylo, par la lumière et par les ombres, par la matière qu'ils pétrissent lorsqu'ils conçoivent la forme originelle de leur oeuvre, c'est le lot savoureux de leur concentration, de leur passion, de leur engagement. Mais ne savent-ils pas que des bruits, des sons, des sonorités, des musiques vont s'échapper bientôt de la manipulation de leurs objets et faire parler presque malgré eux les propriétaires de ces objets.

Le chœur de tous ces bruits, c'est l'environnement sonore urbain. Les sons se mettent à se répondre, à engager des discussions, à parler tous en même temps, à composer des paysages sonores

complexes ou simplistes, à provoquer des brouhahas, à scander des coups et des rythmes, à composer des trames, des souffles, des stridences et des continuos.

Il faut se mettre au travail. La lutherie n'est pas le privilège des luthiers, les instruments ne sont pas le privilège des musiciens, les salles de spectacle ne sont pas le privilège des concerts, l'écoute n'est pas le privilège des compositeurs, des mélomanes ou des aveugles.

Les sons sont utiles.

Mais il n'y a pas d'utilité sans gratuité, sans irrationnel, sans abstraction, comme il n'y en a pas sans essence, sans signification, sans contradiction sûrement, en tous les cas sans culture ni histoire.

Il nous faut bâtir une véritable culture sonore, des savoir-faire auditifs, des outils collectifs d'appréhension de l'espace public, et se décider à travailler notre solfège et notre écoute.

Nicolas Frize

Dossier *"Design et utilité publique"*

Azimuts 06/93, n°5